

## La fuite du temps

Des flammes rouges dansaient en touchant de près le ciel noir, elles éclairaient les nuages, ainsi que les visages ébahis des journalistes et des gens du voisinage. Depuis la route goudronnée l'incendie avait, à mon avis, tout d'un événement spectaculaire. A travers les fenêtres de chaque vieilles habitations en pierre du village, on apercevait les mêmes visages surpris, scandalisés ou rêveurs. On voyait les stores, les rideaux, et les volets de chacune de ces habitations rangées les unes à côté des autres des deux côtés de la chaussée, s'ouvrir de manière synchrone. Des civils criaient, d'autres restaient calmes, on entendait la symphonie des flashes à répétition, elle fusionnait avec le bruit du feu étouffé par l'eau, déversée sur l'usine en feu par les sapeurs-pompiers. Même de là où nous étions, cet incendie paraissait prodigieux. Luisa s'écria : « Ils ont manqué le plus beau ! » en riant.

Nous étions quatre coupables, les quatre malfrats dont les empreintes venaient d'être effacées par le feu. Nous nous en rendions compte peu à peu, nous étions tous en train de passer d'un état à l'autre, car l'euphorie et l'insouciance se métamorphosèrent en anxiété. Guillaume essayait de détendre l'atmosphère en sortant quelques vannes pas terribles. On souriait fébrilement, Louis, Luisa et moi, mais nous avions tous manqué mourir, et la désinvolture dont nous avions profité, laissait en nous un goût amer.

Nous descendions difficilement de la colline qui surplombait le village, nos corps vacillaient toujours un peu sous l'emprise des boissons alcoolisées. Arrivés sur la route goudronnée, face au grand brulé et à l'agitation, nous nous donnions rendez-vous à 10h, le lendemain, dans l'unique bistrot de la bourgade.

Après une nuit de cauchemars, maman me réveilla en criant mon nom depuis le rez-de-chaussée. J'enfilai mon peignoir et descendit craintivement les marches de l'escalier, je n'avais aucune envie d'affronter cette nouvelle journée. Maintenant, je le savais bien, chaque journée qui se présentera à moi, ne sera que doute constant ou joie superficielle et passagère.

Sur la table à manger il y avait toute la bonne nourriture que maman avait préparé, cette vision adoucit soudain mes pensées. En voulant la remercier, je vis qu'elle avait l'air désorientée et qu'elle avait sûrement quelque chose à me dire. Ses soupirs s'accompagnaient de regards désespérés qu'elle lançait vers le sol. Elle prononça mon nom sèchement. Ce « Katia » eu l'effet d'une bombe en moi. Je savais qu'elle savait, je le voyais elle avait deviné. Finalement tout de suite après, elle prononça le nom d'une personne qui m'était chère : « Luisa ». Elle avait été arrêtée ce matin. A cette annonce j'enfilai des vêtements, pris quelques affaires dans ma besace, et couru jusqu'au point de rendez-vous, gardant avec moi cette inquiétude nouvelle.

Naturellement, à 10h du matin, le bistrot était déjà bondé. Des vieillards déjà saouls riaient bruyamment, parlaient bruyamment, buvaient bruyamment depuis le bar et les quelques minuscules tables présentes dans le pub. Heureusement il restait des sièges libres dans le fond, je pris place dans un calme contrastant avec l'ambiance générale. Mes pensées vagabondaient,

j'arrivais presque à ne plus penser à cette sombre journée. Je pu enfin m'attarder sur des détails futiles, comme avant, la lumière du jour par exemple. Aujourd'hui elle était douce et lumineuse à la fois, elle éclairait merveilleusement bien les traits grossiers des vieillards, et les rendait presque jolis à regarder. Je sentis mon corps si léger, j'étais comme en transe, les bruits environnants étaient en parfaite coordination avec les battements de mon cœur, et la lumière éclairait à travers les fenêtres des tables et des chaises dégoulinantes et elles disparaissaient lentement. Je ne savais même plus ce que j'attendais, j'étais dans une bulle.

A ce moment-là, deux points de lumière bleue s'avancèrent prudemment vers moi, c'était des yeux, les yeux de Louis. Le temps s'écoula à nouveau, et Louis perça ma bulle : « Katia ! Salut. ». Mes lèvres étaient comme cousues et j'avais perdu ma langue, ma seule réponse fut un léger sourire. Il reprit « C'est évident, Luisa ne viendra pas, et Guillaume m'a appelé pour nous prévenir qu'il a une bonne grosse grippe depuis ce matin. ». En entendant ces derniers mots, je compris que Guillaume avait pour une fois été le plus malin de nous tous.

Louis et moi ne savions pas par où commencer, nous ne savions pas quoi nous dire. Il n'avait pas envie d'en parler, je n'en avais pas le courage. Les fils de fer qui liaient mes lèvres se détachèrent lentement, et emplies de douleur, je pris enfin la parole : « Alors, de quoi allons-nous discuter ? Ce que nous redoutions le plus vient d'arriver de manière prématurée, et ce rendez-vous était à l'origine destiné à contrer cette fatalité. Je propose que nous allions rendre visite à Luisa, elle a sûrement besoin de nous, nous sommes ses amis, ses meilleurs amis. ». Louis fronça les sourcils et il reprit avec le même ton désabusé : « Tu sais Katia, elle nous a peut-être déjà

dénoncés, et aller lui rendre visite serait comme de se jeter dans la gueule du loup. Et tout ça pourquoi? Je ne crois pas en l'amitié dans ces cas-là. Tu t'y rendras seule ou tu me suivras jusqu'à l'usine, afin de vérifier que nous n'ayons laissé aucune trace aux alentours ». Je décidai de le suivre, j'apporterai des nouvelles à Luisa en fin d'après-midi.

Nous marchions en silence, le bruit de nos pas laissait croître en nous un vif sentiment de gêne. Je sentis une certaine tension dans la démarche de Louis, l'ambiance était lourde et nos deux corps se distançaient, il marchait en rangeant frénétiquement ses mains dans les poches de son pantalon et je cachais le bas de mon visage dans mon foulard. Quel silence, quelle pudeur inhabituelle, tout cela était si gênant, tant de sensations désagréables se bousculaient en moi, et je ne pensais plus qu'à cela, j'étais perdue dans un océan spirituel, quelques gouttes salées empêchaient mes yeux d'y voir clair. Une goutte glissa sur ma joue, nous arrivions sur place et je vis l'immense figure du bâtiment calciné, ainsi le flot de mes pensées coula tel un torrent le long de mon visage. Louis vit mon chagrin, mais il y restait froid : « Nous devons vérifier le terrain sans que ces enquêteurs ne nous aperçoivent. » dit-il. Nous passâmes derrière l'usine, et des tas de souvenirs revinrent, nous marchions prudemment vers un immense trou creusé dans le mur en taule de l'arrière de la fabrique. C'est par ce trou que nous étions rentrés dans l'entrepôt hier soir. Pourtant hier soir, ce moment-là m'avait paru tellement amusant, j'y avais laissé quelques-uns de mes cheveux en me cognant à la plus haute extrémité de la fente dans le mur, mais cela ne m'avait pas fait mal, car les nombreux verres que nous avons pris au bar avant de décider de faire le tour du village, avaient ôté toute trace de conscience en moi.

Je me repassais cette scène en boucle dans la tête, quand tout d'un coup j'aperçus quelques cheveux accrochés aux bords rugueux de la taule, je les détachai. Louis de son côté n'avait trouvé rien que des bouteilles vides et des mégots. Autour de mon poignet, la montre rouge que Luisa m'avait offerte indiquait 16h30, je saluai Louis rapidement, presque sans m'en apercevoir, j'étais de plus en plus secouée et renfermée sur moi-même, mes souvenirs me retenaient et ils m'empêchaient d'avancer dans le temps, ce qui me donnait l'impression de couler dans des sables mouvants.

La boue jusqu'au cou, marchant jusqu'au bureau de police, je retenais ma respiration, craignant d'interloquer les passants. Je vis un peu plus loin le bureau, j'appréhendais beaucoup trop. Alors j'entrai dans le bureau, et je vis à travers les barreaux d'une minuscule cellule au fond de la grande pièce, deux grands yeux, qui me fixaient agressivement. Je ne voyais que ça, cette bête sauvage, enfermée, prête à me dévorer, elle cherchait quelque chose en moi, j'avais peur, j'étais figée, mes yeux ne croisaient pas son regard. Puis je croisai de nouveaux regards presque plus rassurants si l'on oubliait le fait que je puisse être suspectée. C'était les policiers qui me regardaient, une jeune policière aux airs sévères, prononça d'un ton doux et maternel : « Vous venez voir votre amie? », j'acquiesçai en hochant la tête, ils me laissèrent avancer devant la cage, j'y allais prudemment, pas à pas, sans quitter le regard de Luisa. On m'ouvrit la porte doucement, son grincement aigu, créa en moi comme une tornade de sens, relatifs à la peur et indescriptiblement effrayants en moi.

Je m'accroupie devant elle, je pris sa main et je la serrai entre mes deux paumes, elle souriait à présent. Luisa prononça quelques mots confus, presque inaudibles : « hier soir... mon portable... ils l'ont retrouvé en très bon état dans l'usine. ». Les policiers ne se préoccupaient pas de nous, j'en profitais pour remercier mon amie, elle ne nous avait pas dénoncés. Elle me demanda ensuite où étaient les autres, et pourquoi je ne suis pas venue la voir plus tôt, je ne savais pas quoi répondre, mon cœur battait la chamade, en vérité j'avais eu peur qu'elle nous eut dénoncés, alors cela devint mon excuse la plus valable. Luisa en entendant cela, reprit de nouveau ce regard noir, furieuse, elle retira furtivement sa main d'entre les miennes, ce geste violent m'affolai et je tournai mon regard, pressée, en direction des officiers, ils n'avaient rien vu, mon regard stagna sur ce gros titre du quotidien régional que l'un d'eux lisait : "Spectaculaire incendie dans une usine de feux d'artifice", à ce moment-là, Louis rentra dans le bureau.

Un engrenage de souvenirs s'actionnait en moi, le sang dans mes veines coulait à toute vitesse, mon corps tantôt chaud, tantôt froid, convulsait presque : les scènes d'hier repassaient en boucle surtout car je ne pouvais m'empêcher de fermer les yeux.

Mon corps, mon âme s'étaient transportés dans le passé, et je revivais les scènes fatales d'hier à 23h : L'entrée dans l'usine, nos rires, les parties de cache-cache derrière les gros cartons de l'entrepôt, puis soudain le bruit des pas du gardien, notre affolement...

J'avais mal, le corps crispé, la mâchoire serrée, je repris le contrôle de moi-même, juste le temps de pouvoir entendre Louis dire que : Guillaume avait avoué notre acte à ses parents, et qu'il allait être envoyé chez sa grand-mère au Portugal. Louis commençait à crier violemment sur

Luisa : "C'est de ta faute ! On aurait pu simplement courir et s'en aller ! Tu as tout gâché : notre amitié, et nos vies !" s'époumonait-il. Après ça, il plaqua violement Luisa contre un mur, elle poussait un cri étouffé, je n'arrivais pas à bouger, accroupie dans un coin, les pas affolés des policiers me faisaient penser à ceux du gardien de nuit, et l'affolement revint en moi.

Cette nuit-là, Luisa avait décidé de mettre le feu à l'usine de feux d'artifice du village, afin d'échapper à une condamnation, cette solution nous paraissait plutôt raisonnable. Je me souviens de la première flamme du briquet qui avait permis d'éclairer le village cette nuit-là, je me souviens du carnage indescriptible, je me souviens, j'y arrive, je me souviens de cette explosion crescendo, des feux violents, des couleurs vives, des lumières aveuglantes, je me souviens des sons aigus et assourdissants. Et je revivais tout cela.

Je pris mes affaires et sortis du bureau de police.

Je me souviendrai à jamais de cette explosion brutale, dans l'usine, comme en moi, comme en nous quatre.